

Entretien avec le traducteur Jocelyn Dupont

JOCELYN DUPONT

UNIVERSITÉ DE PERPIGNAN – VIA DOMITIA - CRESEM

jocelyn.dupont@univ-perp.fr

1. Textualités. Considérez-vous que la traduction des dialogues présente une difficulté particulière ? Le cas échéant, de quelle nature ?

Jocelyn Dupont. Traduire des dialogues est un élément essentiel de la traduction, et la difficulté de bien les traduire est de trouver une résonance juste, sincère et authentique, de personnages que nous n'avons pas inventés. Il faut, à mon sens, éviter de figer le dialogue avec des effets de réplique trop 'standard' qui figent le texte. Ceci m'était arrivé en 2010 lors de la traduction de *Trauma*, de Patrick McGrath, j'avais eu l'impression que mes dialogues, pourtant littéralement fidèles et sémantiquement justes, sortaient tout droit d'un kit prêt-à-écrire. J'ai repris en m'éloignant, en tâchant de donner une voix aux personnages, quitte à changer un peu leur expression vis-à-vis de la langue source.

Plus récemment, avec *La Costumière*, du même auteur, les dialogues étaient rendus un peu compliqués par un registre daté, familier de celui de l'enfance de l'auteur mais très étranger à moi-même. Le cinéma a alors beaucoup aidé – notamment celui d'Henri-Georges Clouzot. Une fois que les protagonistes ont eu leur voix en français, leur code, cela s'est inscrit plus spontanément dans la durée.

2. Textualités. Avez-vous le souvenir d'une difficulté particulière concernant la traduction d'un dialogue ? Quelles stratégies / solutions avez-vous trouvées pour la résoudre ou, éventuellement, la contourner ?

Jocelyn Dupont. Une difficulté récurrente de la traduction de *La Costumière* était liée à la présence d'un personnage qui s'exprimait occasionnellement en allemand. On lui demandait toujours assez vertement de parler « in English ». Evidemment il eût été impossible de répéter une telle injonction dans un texte français, mais il n'était pas non plus possible de lui

demander de parler « français » car l'action se déroule à Londres, avec des personnages anglais, même en traduction.

J'ai donc opté à chaque fois pour des périphrases qui m'ont permis, heureusement sans trop de lourdeur, d'éviter cet écueil.

3. Textualités. Entre l'anglais et le français, il y a parfois un écart entre la valeur à accorder à la familiarité ou à l'argot, dont les traductions littéraires ne sont pas sans poser de réels problèmes – *a fortiori* dans les dialogues. Même s'il est bien difficile de généraliser sa pratique ou même de parler de recettes, comment vous y prenez-vous pour équilibrer les choses ?

Jocelyn Dupont. Oui, il est délicat de trouver le registre juste, surtout quand il « descend ». Dans un premier roman, contemporain dans son histoire, les « Fucking » pouvaient poser de vrais problèmes, surtout quand ils sont inclus au cœur de la syntaxe, et très fluides en anglais. Souvent j'ai opté pour des expressions adverbiales en début ou fin de phrase, comme « bordel » ou « bordel de merde ». Ceci est d'autant plus délicat que le public francophone sait souvent que l'anglais procède avec aisance grâce au 'F. word'.

Pour *La Costumière* c'était à vrai dire l'effet inverse. Le roman se passe dans la bonne société londonienne des années 40 ; donc il fallait être désuet mais pas anachronique, non plus pour les lecteurs d'aujourd'hui. Donc, ici, j'ai vérifié par exemple que certains termes étaient employés à l'époque et pouvaient convenir en termes de registre. Je me rappelle avoir employé l'expression « malabar » pour parler d'un gros bras ; il me semblait que le rappel au passé colonial de l'Angleterre était judicieux.

4. Textualités. Quand vous vous immergez dans une traduction, avez-vous l'impression d'engager une forme de dialogue avec l'auteur ou s'établit-il une frontière entre lui et vous, qui ne laisserait de place que pour le récit et ses voix ?

Jocelyn Dupont. S'immerger, c'est par définition s'engloutir, donc perdre son horizon propre. Je crois qu'il s'établit dans ces moments d'immersion une véritable écriture bivocale, celle, originale, de la voix que l'on entend en lisant, et celle qui nous répond en traduisant/écrivain. Se joue alors un vrai travail dialogique, productif.

Mais attention, il faut bien se relire quand on s'est beaucoup immergé. C'est souvent là qu'on dévie le plus, et parfois de manière surprenante, on se met à (trop) récrire.

5. Textualités. Le dialogue en traduction va évidemment parfois bien au-delà du texte seul ; il arrive, en effet, qu'il comprenne, par choix ou par force, des échanges directs avec l'auteur. Cela vous est-il arrivé ? De quelle nature étaient ces échanges ? Et en quoi avez-vous l'impression que ce dialogue hors texte a influencé votre manière de traduire le texte, que ce soit sur des points ponctuels ou de manière plus globale ?

Jocelyn Dupont. Mon cas personnel est sans doute assez singulier dans la mesure où je traduis un auteur, Patrick McGrath que j'avais déjà étudié en profondeur pour mon doctorat, que j'avais pu rencontrer alors et avec qui j'avais eu plusieurs échanges par voie électronique.

Il est intéressant d'échanger avec l'auteur sur des nœuds de traduction, des points aveugles, pour demander des éclaircissements, l'accord pour une note de bas de page (systématiquement refusé), lever des obstacles (parfois en riant beaucoup, comme pour la traduction d'une expression idiomatique désuète que nous avions testée sur tous les serveurs du restaurant new-yorkais où nous avions dîné).

Évidemment, la connaissance de l'auteur influe sur la traduction, comme les échanges avec lui. De manière très significative. Je pense que se joue comme un effet de présence spectrale accrue quand le traducteur sait qui est l'auteur, comment il parle, comment il est quand il est ailleurs que dans son livre. Oui, de manière très significative.

6. Textualités. Il arrive aussi qu'il y ait dialogue – un dialogue qui peut d'ailleurs prendre la forme d'une négociation – avec la maison d'édition pour laquelle on travaille... Avez-vous une expérience de dialogue avec l'éditeur qui aurait directement influé, même ponctuellement, votre traduction d'un texte ?

Jocelyn Dupont. Le dialogue avec l'éditeur (-trice) est fondamental. J'ai la chance d'avoir été, par deux fois, relu avec une véritable attention par l'éditrice. C'est heureux, car cela nous invite à repenser parfois des choix que l'on fait sans trop y réfléchir (surtout après huit ou dix pages de suite). Cer-

tains termes-clés du livre, par exemple, sont discutés. Ou des questions de genre (« metteur en scène/ metteuse en scène/ metteure en scène » ???).

Il m'est aussi arrivé de téléphoner à l'éditrice pour lui faire part d'un doute, d'une question, ou encore lui confirmer un choix singulier. Donc ce dialogue doit avoir lieu, je pense, pour éviter le traducteur solipsiste.

7. Textualités. Dans le cas où vous auriez traduit un auteur déjà traduit par d'autres (pour d'autres titres), avez eu des échanges avec eux, si ce n'est directement, du moins par traduction interposée ?

Jocelyn Dupont. C'est le cas, mais je n'ai jamais eu l'occasion d'entrer en contact avec la personne qui m'a précédé dans le cas de 'mon' auteur. C'est une question qui pourrait se poser dans l'éventualité encore improbable d'une « retraduction » ; mais je ne pense pas qu'elle s'impose à ce jour.

8. Textualités. Le dialogue pour le métier de traducteur, cela suppose aussi, parfois, de rencontrer le public, avec l'auteur ou sans, pour parler de l'œuvre... avec l'ambiguïté qu'on n'est pas l'auteur du texte, tout en l'étant tout de même un peu. Pouvez-vous nous dire si cela vous est arrivé et comment s'est passé ce dialogue ?

Jocelyn Dupont. Oui, il m'est arrivé d'être présent avec l'auteur dans des rencontres, et il y a en effet un sentiment un peu étrange de duplication voire d'illégitimité. Dans mon cas, celle-ci était balayée par la cordialité de l'auteur. Je me rappelle notamment un dialogue à trois voix à la radio, très sympathique. J'y étais à la fois interprète et traducteur, un sentiment assez singulier.

Une seule exception près, cependant, quand était venu un journaliste à l'hôtel où séjournait Patrick McGrath pour une interview. Nous pensions qu'il y aurait besoin d'un traducteur, du coup j'étais présent, mais le journaliste parlait assez bien anglais et son intention était d'avoir alors un moment privilégié avec l'auteur pour lui parler de son livre, en toute intimité. Je m'étais un peu senti de trop alors, même si cela s'était au final bien passé. Il faut bien sûr savoir rester discret.